d'aspirateur. Les yeux, gros et saillants, se mouvaient indépendamment l'un de l'autre en des directions différentes. Lorsque Fritz tendit la main, cette créature leva le bras droit. Celui-ci n'avait pas de main, mais une pince noire de homard. « Au secours ! pensa Fritz, où me sauver ? Que dois-je faire ? » Il se réveilla en nage. « Ai-je entendu un choc ? se demanda-t-il. Non, ce n'est rien », se dit-il. Il se leva et alla boire de l'eau à la cuisine. Il était une heure et demie. Une seconde, il s'arrêta pour écouter, puis il se faufila sous les couvertures. Quelques instants après, il se rendormit.

II

Le lendemain après-midi, à quatre heures et demie, il s'en revint à bicyclette du bureau où il travaillait. Le temps avait changé : des champs de nuages glissaient lentement le long du ciel, quelques gouttes de pluie tombaient de temps à autre et un vent faible et tiède soufflait du sud. Lentement, la tête légèrement inclinée de côté, Fritz se faufilait dans la circulation intense.

« Si le chauffeur de l'une de ces voitures se trompait, pensait-il, et s'il m'écrasait, la nouvelle ferait un chagrin fou à la maison et cela ferait sensation. Si je n'avais plus mes parents, quelle triste histoire pour la famille. Mais si je n'avais plus de famille, qui s'en soucierait ? Qui ? » La poitrine lui fit mal et il se sentit les larmes aux yeux. Il se retourna. « Mon feu arrière brûle », se dit-il. Le soir tombait.

« Tout à l'heure, quand je rentrerai, mon père me demandera ce que j'ai fait aujourd'hui », se dit-il. Sur ces entrefaites, il avait rejoint la grande artère de magasins, à deux pas de chez lui. Des files de piétons se hâtaient sur les trottoirs.

« Ils rentrent chez eux, comme moi, se dit-il. Le matin on y va et le soir on rentre chez soi. Ils devraient un jour, tous à la fois, rester à la maison. Faire téléphoner par leur famille qu'ils ont la grippe. Non, se dit-il, pas tous la grippe, ce serait louche. Non, quatre maladies différentes qu'on se partagerait équitablement entre soi. On resterait tous à la maison, assis en robe de chambre à lire au coin du feu. On mangerait des crevettes sur ses tartines à midi. Le soir, de la viande, des pommes de terre et de la salade de blé ; puis un pudding de semoule de riz au jus de

groseille. Ça fait trois jours que maman ne m'a pas demandé pourquoi je ne m'inscris pas dans un club de sports, se dit-il. C'est exceptionnel. »

Devant sa porte, des enfants étaient en train de vérifier la solidité de la glace sur le canal. Au bord de l'eau, une fillette tenait par la main un petit garçon qui tapait des deux pieds sur la glace. Pour finir, elle le lâcha et il fit quelques pas vers le centre. Fritz, qui était descendu de vélo, se dirigea vers eux, sa bicyclette à la main. Vivement, le petit garçon regagna le bord.

— Il ne faut pas faire ça, dit Fritz, c'est le dégel en plein.

— Mais ça ne va jamais si vite, dit la fillette.

« Elle répond parce qu'il faut répliquer, même aux remarques les plus bêtes », pensa-t-il. Le petit garçon ressauta sur la glace.

Fritz ouvrit la porte, monta l'escalier en portant son vélo et rangea celui-ci dans la resserre. Au même instant la porte de la pièce latérale s'ouvrit et son père, en robe de chambre de laine noire, sortit dans le couloir.

— Bonjour, dit Fritz.

— Eh bien, dit son père, qu'as-tu fait de neuf ?

Son visage se plissait en un sourire.

— Rien, vraiment rien, répondit Fritz.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda l'homme en avançant la tête.

— Tout comme d'habitude, dit Fritz.

— Hein ? demanda son père.

— Tout suit son cours, dit Fritz plus fort, criant presque.

Son père se tut et le précéda dans le couloir. Fritz disparut vivement dans la pièce latérale et éteignit le feu à gaz, puis il suivit son père dans le living-room.

Sa mère y était assise à table et remaillait des bas. Il lui dit bonjour, s'assit sur le divan et alluma la radio. On jouait un tango.

— Tu es sûr d'avoir éteint le gaz ? demanda-t-elle.

— Non, je ne crois pas, répondit son père en se levant lentement.

Fritz avait l'impression d'avoir dans la gorge une poignée de farine sèche impossible à avaler.

— C'est moi qui l'ai fait, dit-il, la voix rauque aux premiers mots. On a l'œil à tout. On livre même à domicile.

Il retroussa les plis de son visage et prit un air plein d'entrain. Un silence.

— Je ne sais si c'est l'effet du temps, poursuivit-il, mais je me sens très en forme aujourd'hui.

— Quand vas-tu t'inscrire dans un club de sports ? demanda sa mère.

— Je leur ai écrit et j'ai posé ma candidature, répondit-il.

Son père se leva et sortit de la pièce en traînant ses savates.

— Aujourd'hui, cet homme a jeté pour un florin soixante centimes de timbres, dit sa mère.

— Comment cela ?

— Dieu sait comment, dit-elle. J'en ai encore retrouvé cinq de dix centimes dans la poubelle. Je crois qu'il les avait d'abord jetés dans la corbeille à papier.

Elle se leva pour aller à la cuisine.

Fritz arrêta la radio, qui commençait une conférence, et roula une cigarette. Son briquet était vide, il alla le remplir à la cuisine. Pendant qu'il était en train de mesurer exactement le contenu du réservoir, sa mère dit :

— Tu vois comme il néglige ce nouveau costume ? Il n'a déjà plus de pli, je crois qu'il s'essuie les mains à son pantalon.

« Tom te tom, tom, tom te tom, chantonnait Fritz intérieurement, ça va mal, quant au reste tout va bien. » Il revissa le petit bouchon, souffla dessus pour évaporer l'essence qui dégoulinait et s'en alla dans le living-room. Son père y était revenu et dévissait sa pipe pour en nettoyer le tuyau métallique à l'aide de bouts de journal tortillés en tampons, qu'il jetait au fur et à mesure dans la corbeille à papier. Il examina le résultat, puis il essuya le tuyau sur la manche de son veston. « S'il faut absolument qu'il l'essuie à ses vêtements, pourquoi ne le fait-il pas sur son pull-over ? pensait Fritz, celui-là est sombre. » Il regarda la manche de laine bleue qui dépassait du veston.

Lorsque le couvert fut mis, sa mère entra avec un plat de morue.

— Il y a peut-être une arête par-ci par-là, dit-elle, mais je les ai enlevées presque toutes.

Il y avait des pommes de terre, du céleri râpé, des chicorées et un flan rose. Après le dîner, Fritz se lava les mains et les lèvres, et il mangea un petit bout de pâte dentifrice.

— Le remède idéal contre la morue, marmonna-t-il.

Il était six heures et quart.

— Quel temps fait-il ? demanda sa mère.

— Un temps normal, dit Fritz, pas trop froid.

— S'il fait froid, dit-elle, je n'ai pas grande envie de sortir ; ton père et moi nous devons aller chez Annetje ce soir, à Haarlem.

— C'est vrai, dit Fritz, tu l'as dit ce matin.

— Comment fait-il maintenant dehors ? demanda-t-elle. Le vent est froid ?

— Il y a du vent, mais il n'est pas froid, dit Fritz.

— Qu'appelles-tu froid ? demanda-t-elle. Un froid humide ?

— Le temps est humide, dit Fritz, au fond, c'est un vent tiède.

— Allons-y tout de même, dit son père.

— Alors je mettrai un foulard sur ma tête, dit-elle, et si je trouve qu'il fait trop froid et que ça me fait mal à la tête, on rentre. Nous serons peut-être déjà revenus vers dix heures et demie ou onze heures.

Son père alla chercher les manteaux.

Lorsqu'ils furent partis, Fritz s'arrêta devant la bibliothèque et fouilla dans une pile de journaux. Il écouta le tic-tac de l'horloge et les bruits de l'appartement d'en haut. Brusquement son attention se fixa sur l'en-tête d'un journal et il lut la date.

— Naturellement, marmonna-t-il, c'est aujourd'hui.

Il compara l'heure de sa montre avec celle de l'horloge et alla se changer. « Une chemise bleue va bien avec ce costume, dit-il en nouant sa cravate devant la glace. Il ne faut pas négliger son extérieur. » Dans le living-room, il mit sur la table un billet écrit au crayon rouge : « *Le lycée a vingt ans d'existence, j'y vais pour m'amuser.* »

— Nous ne reculons devant rien, dit-il à haute voix. Ce serait enfantin de ne pas y aller. Les épreuves sont faites pour être affrontées. D'abord passer chez Joop.

Lorsqu'il sortit, le même vent tiède et doux soufflait toujours. Il refit d'abord le chemin de la veille, prit à gauche au bout de cinq minutes et longea un bosquet jusqu'au canal, surmonté d'un pont-levis en bois. Arrivé là, il sonna à la porte d'une maison affaissée de travers et dont la vieille porte, faite de deux parties séparées, était couverte d'une peinture écaillée. Une fenêtre à

guillotine s'ouvrit au premier étage et la tête de Joop apparut dans l'embrasure.

— Ça fait plaisir à voir, cria Fritz, tu pourrais très bien mettre cette tête sur l'appui de fenêtre, c'est toujours mieux qu'un géranium.

— Attrape ! cria Joop.

Fritz attrapa au vol un trousseau de clefs, ouvrit le battant supérieur, tourna le verrou de l'intérieur et monta par un escalier raide en colimaçon. Joop le précéda dans le living-room.

C'était une vaste pièce avec trois grandes fenêtres à guillotine. Les rideaux, trop étroits, ne couvraient pas toute la surface vitrée. Le plafond était soutenu par de grosses poutres peintes en gris. Des affiches pendaient aux murs ; un tilleul d'appartement poussait dans une cuve de bois et devant chacune des fenêtres il y avait une banquette. Fritz aperçut un seau sur la cheminée, sous une tache sombre au plafond.

Une jeune femme au visage vermeil et aux cheveux noirs arriva de la pièce du fond.

— Bonjour Ina, dit Fritz, pour un peu j'oubliais que c'était aujourd'hui.

Elle se dirigea vers une grande glace et se mit à brosser sa jupe.

— Asseyez-vous, monsieur Van Egters, dit Joop.

Il prit dans un tiroir une boîte de cigarettes qu'il lui tendit.

— C'est fou ce que tu deviens chauve, dit Fritz.

Joop ne répondit pas.

— Dis, Joop, reprit Fritz, ce n'est pas pour te vexer, mais tu deviens rudement chauve. Pour un peu, on te compterait les cheveux sur les doigts de la main.

Joop sourit en faisant la moue.

— Pas si vite, dit-il, on dirait que tu n'attends que cela.

De l'index et du médius, il tâta les anses profondes de sa calvitie.

— Mais si, dit Fritz. Est-ce que tu comptes chaque matin les cheveux dans ton peigne ? Tu verras qu'il y en a tous les jours de plus en plus. Lentement mais sûrement. Moi, je trouverais cela terrible si je savais que je vais devenir chauve. Je n'aurais plus envie de vivre. Mais, tu comprends, je ne veux pas te troubler.

— Ça le reprend ? demanda Ina, en tournant sa jupe.

— Je ne crois pas que tu t'intéresses beaucoup à la question,

dit Fritz, parce que tu n'as rien à craindre. En effet, il est rare que les femmes deviennent chauves. Pourtant, dit-il en se tournant vers Joop qui feuilletait un bouquin, tu m'écoutes ? Pourtant, j'ai connu une vieille femme qui n'avait peut-être plus qu'une vingtaine de cheveux sur le crâne. On l'appelait Tête pelée, parce que sa peau s'écaillait par bribes. Mauvais enduit de base.

« C'est seulement parce que je ne sais jamais quoi dire ici, pensa-t-il. Je continue. C'est plus fort que moi. »

— Et toi, comment vas-tu ? demanda Joop. Fritz se tut.

— Pas d'autres nouvelles ?

— Non, dit Joop.

— On m'a raconté au bureau que, dans le train, ils ont mis le feu au journal d'un bonhomme.

— Quoi ? demanda Ina.

— Ecoute, dit Fritz, dans un compartiment un homme est en train de lire son journal. Grand ouvert. En face de lui, un homme tient sous le journal une allumette qui brûle. On me le raconte et je vois la chose devant moi. D'abord un peu de fumée, puis brusquement une flamme énorme. Tu t'imagines : du coup, le lecteur chiffonne son journal. Il croit mourir de frayeur.

— Tiens, tiens, dit Joop.

— Mais, pour en revenir à cette calvitie, continua Fritz, c'est vraiment désagréable. On en voit beaucoup. On dirait que c'est la mode.

Ina versa le thé.

— Tu crois que nous avons le temps ? dit Joop. Il y eut un silence.

— Il y a des tas de remèdes contre la calvitie, dit Fritz, mais ils sont rarement efficaces. Evidemment, il y a plusieurs méthodes pour cacher les vides.

— Allons, allons, dit Ina, te voilà reparti à bavarder.

— Qu'en penses-tu, demanda Joop, si on prenait un taxi ? Dis, Fritz, si tu n'étais pas si pingre, tu nous l'offrirais.

— Merde, dit Fritz, c'est de l'argent jeté.

— Et alors, poursuivit Joop, avec tout le fric que tu gagnes.

— Pas question, dit Fritz.

— Alors parle-nous encore de la calvitie, dit Joop.

— Non, je n'en sais rien de plus, dit Fritz. Au fond, est-ce

que les femmes s'en fichent, que leur mari soit chauve, Ina ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, répondit-elle, il faut le demander à ces femmes-là.

Fritz regarda son frère, qui tenait sa cigarette, le bout allumé en l'air.

— C'est étonnant ce qu'on s'entend bien, dit-il.

Joop ne répondit pas et regarda sa cigarette, un vague sourire éphémère sur le visage.

— C'est curieux, dit-il enfin, je commence à croire que cela marchait très mal.

— Oh non, dit Fritz. Tu te souviens du pot de confiture ?

— Non, répondit Joop.

— Tu ne te rappelles pas, demanda Fritz, que j'avais des animaux de mer dans l'esprit-de-vin, dans un pot de confiture ? Il y a quatre ans, je crois.

— Je vais encore en apprendre de belles sur ton compte, hein ? dit Ina à Joop.

— Allons, raconte toujours, dit celui-ci.

— A l'époque nous habitions le quartier du Béton, dit Fritz. Mon pot avec les animaux de mer, tu l'as jeté du haut du second étage et il s'est écrasé dans la rue. Nous habitions alors en face d'un verdurier. Le pot était en mille morceaux et il a fait une tache dans la rue.

— Des animaux de mer dans l'esprit-de-vin ? demanda Joop. Je ne m'en souviens plus du tout.

— Je les avais rapportés de Zandvoort, poursuivit Fritz. Avec cet Allemand qui logeait chez nous et avait l'estomac en compote. Il faisait griller son pain sur un truc électrique.

— Oui, oui, ça je m'en souviens, dit Joop.

— Cet homme, poursuivit Fritz, n'avait encore jamais vu de grande marée. Maman lui proposa d'aller à la plage et j'ai pu l'accompagner. C'était au début de l'automne. Un mercredi soir, car j'avais eu congé l'après-midi et ce n'était pas un samedi. Il regardait le coucher de soleil et il avait la bouche entrouverte et ses dents en or brillaient. Et il y avait eu, juste avant, quelques jours de tempête, donc on trouvait de tout. Pendant qu'il restait à regarder, je cherchais des étoiles de mer et des crabes, que je rangeais dans mon béret basque. Il les regardait avec un vif intérêt.

— Comment fais-tu pour te rappeler ces choses-là ? demanda Ina.

— C'est un don, répondit Fritz. Je gardais toutes ces crasses dans mon béret. Avant de rentrer, nous sommes passés dans un beau magasin, près de l'arrêt du tram. Il y avait des bâtons de chocolat de cinq sous, pour tous les goûts, mais aussi de grandes tablettes, si grosses et si grandes qu'on ne pouvait même pas les mettre en poche. Celles-là coûtaient cinq francs. J'avais très peur qu'il achète celle de cinq francs, mais je n'osais rien dire.

— Et qu'a-t-il acheté ? demanda Joop.

— La grande, dit Fritz. Deux de cinq francs chacune. Il m'en a donné une, a défait l'emballage et sorti un bout du papier d'argent. J'en ai mordu un morceau, mais je ne l'ai pas trouvé bon. C'est drôle, hein ?

— Mais ce pot dont tu parlais ?

— Eh bien, dit Fritz, je les ai mis dans un pot de confiture à la maison, dans l'esprit-de-vin, parce que papa disait que c'était tout aussi bien que l'alcool. Quelques jours après, cet esprit-de-vin rougissait déjà. Je croyais que c'était le sang de ces bestioles. Chaque matin, je les examinais à contre-jour.

Ina reversa du thé.

— Et pourquoi ai-je jeté ce pot dans la rue ? demanda Joop.

— C'est là toute la question, répondit Fritz.

« Un bon début il faut le reconnaître », pensait-il.

— Mais je crois que tu embrouilles un peu les choses, dit Joop. Je me souviens d'un pot de confiture. Flanqué contre un mur. Mais c'est toi qui l'avais fait.

— A tes ordres, répondit Fritz, ça c'était moi. Mais c'était un autre pot de confiture. C'était vers la même époque. Je gardais sur un lit d'ouate une grappe de moules d'eau douce séchées. Sur une tige de nénuphar. Ce pot, je l'ai jeté à la tête d'Eli Hogeweg. Quand tu avais des amis dans ta chambre le soir, vous veniez me tourmenter dans mon lit. Car à huit heures et demie j'étais déjà couché. Alors vous faisiez basculer mon lit. C'est ce que tu faisais avec Eli et alors j'ai pris le pot de moules et je l'ai lancé contre le mur, à côté de la tête d'Eli. C'est à dessein que je l'ai lancé à côté, c'était voulu, mais il a eu une peur bleue. Il croyait que c'était lui que je visais. Mais ce n'était pas vrai.

— Petit chagrin d'enfant, dit Joop. Il n'est pas encore temps ?

— Non, dit Ina, pas encore.

— Petit, si tu veux, poursuivit Fritz. Tu te souviens que vous avez démoli mes livres en tirant dessus ? Toi et Joseph Pijp ? Avec un pistolet à air comprimé ? Tous les dos en pièces et morceaux ? Il n'y a même pas si longtemps de cela.

— Oui, dit Joop en souriant. On part.

— Le temps est passable, dit Fritz lorsqu'ils sortirent.

Ina marchait entre eux et leur donnait le bras.

— Tu devrais courir en avant, dit Joop en longeant le bosquet, et voir s'il y a un taxi.

« En effet, se dit Fritz, il fallait s'y attendre. Ce qui doit arriver arrive. » Il partit au petit trot et fit signe à un taxi, qui rentrait justement à la station.

— Maintenant il se met en seconde, dit-il lorsqu'ils partirent, lâche la pédale, appuie sur l'accélérateur, lâche l'accélérateur, passe en troisième ; tu sais, dans quinze jours j'apprends à conduire, Ina ?

— Et quoi encore ? dit-elle.

Il y avait peu de circulation et l'auto bourdonnait paisiblement sur le macadam. En un quart d'heure ils arrivèrent à l'entrée d'un bâtiment élevé à deux grandes ailes. « Plus moyen de reculer, pensait Fritz. Prenons un air indifférent ou même joyeux, s'il le faut. »

Après qu'il eut payé le chauffeur, ils traversèrent une cour obscure pour atteindre l'entrée. Fritz s'arrêta une seconde en cours de route, et les yeux levés, il regarda une tour trapue et carrée qui s'élevait au coin où l'aile sud rejoignait l'ensemble du bâtiment.

— On est bien à temps, dit Ina. Ils traversèrent un petit couloir et aboutirent à un vaste hall.

« Nous y voilà », se dit Fritz. Il respira profondément. On vendait des places à deux tables. Dans la foule, il se laissa entraîner vers une autre table qu'Ina et acheta une place. Ils se retrouvèrent sur l'escalier, au contrôle des cartes, longèrent une banderole avec l'inscription : *Lycée Berens, 1926-1946* en montant vers un autre hall, plus petit que celui d'en bas, et arrivèrent à l'entrée d'une salle. « Maintenant, ça y est », pensa

Fritz. Ils accrochèrent leur manteau dans un couloir. Fritz traîna, visita les cabinets et, lorsqu'il en sortit, vit disparaître Ina et Joop dans la foule. « Et d'un », se dit-il en jetant autour de lui un regard prudent.

Soudain, il entendit crier : « Fritz ! » et lorsqu'il se tourna dans la direction d'où venait ce bruit, la même voix criarde répéta : « Van Egters ! » Un petit jeune homme trapu, les cheveux noirs collés, séparés par une raie juste à côté du milieu de la tête, se dirigeait vers lui.

— Ma parole, dit-il, toi aussi tu es venu ce soir ?

Il frappa sur l'épaule de Fritz et lui serra la main, en lui tirant le bras vers le bas. « Pour un peu je me baisserais », pensait Fritz.

— Naturellement, répondit-il, et toi aussi, tu existes toujours : depuis le temps !

Après quoi ils se turent. Le jeune homme clignait de l'œil et se frottait les mains. Il portait un smoking noir, un nœud papillon et des souliers pointus. « Il va me questionner, pensa Fritz. Soyons prêt. » Il continuait à observer l'autre avec attention.

A l'instant où le garçon rouvrit la bouche, Fritz dit très vite :

— Que fais-tu ces derniers temps, Henk ?

Il l'avait dit si précipitamment et avec tant d'insistance qu'il en bafouillait.

— Dis donc, tu m'arroses, dit le jeune homme en pouffant de rire et en essuyant le dos de sa main. J'allais te demander la même chose. Ce n'est pas si facile à résumer. Toi, tu dirais : des choses étranges, inouïes. Tu aurais trouvé le mot rigolo, Van Egters. Bon Dieu, ce que nous avons pu rire avec ce phoque. C'est un vieux phoque.

— Naturellement, tu ne fais pas grand-chose ? demanda Fritz vivement lorsque l'autre s'arrêta. Tu es sûrement étudiant pensionné ? Un cours de temps à autre, pour la forme, et, quant au reste, tu attends que ce soit tous les jours dimanche et la foire toute la semaine ? (« Faible, pensait-il, incroyablement faible. ») C'est bien ça, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

L'autre éclata de rire.

— Oui, Egters, dit-il, mais je suis inscrit. J'étudie la médecine dans les règles. Seigneur, quelle branche difficile.

— C'est l'une des rares facultés que je respecte, dit Fritz.

— ... Si tu respectes quoi que ce soit, dit le garçon en lui donnant une bourrade en pleine poitrine. Je n'avance pas vite, dit-il.

— Tu n'en fais pas trop, dit Fritz, ce n'est pas cela qui m'inquiète.

En suivant le flot, ils approchèrent de l'entrée de la salle.

— Je suis aussi un peu dans les affaires, dit le jeune homme. La semaine dernière, j'étais à Bruxelles. Bon Dieu, ce que j'ai pu rigoler. Tout à fait ton genre.

— Ça rapporte ? demanda Fritz.

— Parfois, répondit l'autre, mais il y a les fluctuations du marché. Les affaires, ce n'est pas si simple, monsieur Egters.

En disant cela, il balança la main et fit un clin d'œil.

— Que fais-tu réellement ? demanda-t-il ensuite.

— Tu comprends pourquoi ces gens se poussent tellement ? demanda Fritz.

« Ça réussira peut-être », pensait-il.

— Dis, Fritz, insista l'autre, que fais-tu en ce moment ?

— Je cherche une bonne situation, répondit Fritz. Pour l'instant, je travaille dans un bureau.

Il résistait à la pression violente du public, s'éloignait vers la gauche et voyait le jeune homme s'écarter de plus en plus.

— A tout à l'heure, cria celui-ci.

Il fut poussé dans la salle. C'était un long hall, aux murs blancs, très haut de plafond. Celui-ci s'élevait en forme de voûte. De grands lustres portaient chacun trois boules de verre. Sur la scène, les murs étaient ornés de fresques stylisées avec des inscriptions grecques. Partout, les chaises de bois jaune crissaient sur le parquet.

La salle n'était pas encore pleine. A l'entrée, la foule s'éclaircissait rapidement. Fritz resta debout contre le mur, au fond de la salle, jeta un regard autour de lui, puis il s'avança lentement dans le couloir du milieu. Il vit approcher un homme aux cheveux blancs clairsemés, et vivement, d'un air décidé, il se glissa dans une rangée vide. « C'est Vogel, pensait-il. Pourquoi me cacher ? » Lorsque l'homme fut passé, il revint lentement sur ses pas, vers la sortie.

— Egters, pourquoi erres-tu ici comme une brebis perdue ? demanda une voix à côté de lui.

Lorsqu'il se fut retourné, un jeune homme élancé lui serra la main. Fritz sourit et examina avec attention le beau visage, légèrement hâlé, aux yeux bleu sombre, profondément enfoncés. « Quand vous achetez une pâte dentifrice, prenez garde à la marque », pensait-il.

— Errer ? répondit-il, je n'erre pas. Je crois que ça va devenir une soirée emmerdante, ce n'est pas ton avis, Wim ?

Le jeune homme le fixa quelques instants avant de répondre distraitement :

— Pourquoi ? Cela peut être amusant. Il y a longtemps qu'on ne s'est plus vus, poursuivit-il. Comment vas-tu ?

— Moi, je vais très bien, dit Fritz.

Sur quoi ils se turent. Fritz regardait le sol à ses pieds.

— Je te verrai tout à l'heure, dit le garçon et il poursuivit sa route.

« J'aurais pu le savoir avant de commencer », pensait Fritz. On ferma l'entrée et tout le monde s'assit. Il s'empressa de prendre place à l'un des derniers rangs, entièrement vide.

Le silence se fit et un piano attaqua quelques mesures vigoureuses. « L'hymne de l'école, se dit-il, le voilà. » Après une série d'accords bruyants, le pianiste introduisit la mélodie. Tout le monde se leva et se mit à chanter. « *Sumus*, pensa-t-il, jusque-là, je le connais. Mais après ? Je ne les comprends pas. Mauvaise articulation. »

Un garçon avec de grosses lunettes monta en chaire ; il portait au cou une médaille pendue à un ruban noir et rouge.

— De tout cœur, je vous souhaite la bienvenue, dit-il d'une voix faible. La parole est au recteur, qui ouvrira cette soirée de commémoration.

Sur quoi un homme au visage lourd et charnu prit place au pupitre. « La bouche est encore plus affaissée, si possible, pensait Fritz. Il pourrait fort bien se passer d'un peigne dans l'existence. » Il écoutait et regardait la grosse tête chauve qui, à la fin de chaque phrase, se tournait tantôt à gauche, tantôt à droite. Bien que les paroles fussent claires et compréhensibles, elles ne pénétraient pas jusqu'à lui. Il regarda les fenêtres, le plafond, les portes et les chaises et il mit son pouce en bouche.

Après le recteur, un homme aux cheveux gris, touffus, monta en chaire. Il portait de grosses lunettes noires et parlait d'une voix sourde, nasale. On cria « chut ». Les deux orateurs prirent

un quart d'heure. Le programme commença par une ancienne pièce de théâtre néerlandaise, en costumes bariolés.

Là-dessus, le jeune homme à la médaille revint au pupitre et dit :

— Suit une pièce grecque en un acte, découverte sur un papyrus dans des fouilles en Égypte. Je signale à votre attention les parties suivantes.

Il se mit à lire une feuille de papier. « Que je meure si j'y comprends rien, pensait Fritz. J'ai oublié d'acheter un programme, au moins c'est une économie. » La représentation commença. Fritz se pencha en avant et fixa le sol. « Il n'y a pas un mot qui me dise quelque chose, pensait-il. Et pourtant j'applaudis. » Lorsque ce fut terminé, il applaudit comme tout le monde, bruyamment et longuement. C'était l'entracte. Tous se précipitèrent dans le couloir, où l'on vendait des limonades. Avec un petit flacon, il s'écarta de la foule et s'appuya à la balustrade de l'escalier. Le hall se remplissait vite et de petits groupes se formaient partout en bavardant.

Il parcourut le couloir de l'étage, en buvant sa limonade avec une paille, examina les portes, s'arrêta de temps à autre et revint sur ses pas. Dans le hall, Joop et Ina étaient en conversation avec un gros bonhomme, vêtu d'un costume brun, soigneusement repassé. Fritz se mordit les joues, s'approcha, tendit la main et dit :

— Bonjour, monsieur Wening.

L'homme eut l'air étonné, saisit vivement la main tendue et son visage prit alors une expression pensive.

— Fritz Van Egters, le jeune frère de Joop Van Egters, dit Fritz. Le raté.

— Ah, dit l'homme en souriant de toute sa grosse figure rougeaude. Oui, dit-il à Ina et Joop, comme je vous le disais à l'instant : qu'ils aient quitté depuis deux ans ou dix, il n'y a pas de différence, c'est curieux. Si on reconnaît quelqu'un, ça reste ainsi. Ina reste Ina, mais je ne sais plus depuis quand. Quand avez-vous terminé ? à quelle époque ?

— En trente-huit, dit Joop.

— Tous les deux ? demanda l'homme.

— Nous étions dans la même classe, répondit Joop.

— Une vraie idylle, dit l'homme.

Il se balançait lourdement d'arrière en avant et levait les

sourcils, ce qui ridait son front luisant et animait un instant ses cheveux blonds lisses et collés.

— Oui, oui, dit-il en retenant son souffle. Il agita la main droite sans la lever tout à fait.

— Nous avons appris que vous quittez l'école, dit Ina.

— Ah, oui ? demanda l'homme, qui vous l'a dit ?

— Nous l'avons entendu dire, répondit Ina.

— J'avoue, mon enfant, que c'est une première nouvelle pour moi, dit-il d'un air amusé. Non, poursuivit-il lentement, ce sont les petites désillusions de l'existence : je ne partirai jamais d'ici.

Fritz était toujours à côté de lui. Il écoutait la voix, voyait la mimique étonnée des yeux et suivait les gestes gauches des bras. Il se recula prudemment, se retourna graduellement et s'écarta sur la pointe des pieds. Brusquement il manqua se heurter à un jeune homme déjà passablement chauve, qui portait un pince-nez. Il était long et osseux avec une fine petite moustache, divisée en deux.

— Comment vas-tu ? demanda Fritz. Kasper Sterringa, quel plaisir.

Il attendit et regarda le smoking impeccable.

— Tiens, tiens, dit l'autre. Fritz tendit la main.

Lorsque l'autre tendit la sienne, il la saisit aussitôt.

— Nous sommes dans la foule, dit-il.

« C'est tout ce que je trouve à dire ? pensait-il. Attends, je peux toujours raconter l'histoire de cette photo. »

— Ne t'ai-je pas vu en mai, à la soirée du pavillon Hermès ? demanda le pince-nez. J'ai cru t'apercevoir, mais toi tu ne m'as pas vu.

— Non, c'est impossible, répondit Fritz, je n'y suis pas allé. (« J'ai trouvé une question », pensait-il.) As-tu encore des nouvelles de Sal Jachthandelaar ? demanda-t-il.

— Non, dit le pince-nez.

— Il est mort, naturellement, dit Fritz.

— Non, non, je viens d'en recevoir, corrigea l'autre, il est passé en Suisse et de là en Angleterre. Sa famille est morte. Là-bas, il est devenu pilote.

— Quelle histoire, dit Fritz.

— Il était à Valkenburg ces derniers temps, poursuivit l'autre mais je ne l'ai pas vu depuis quelques mois.

— Je suis heureux de l'apprendre, dit Fritz. Vraiment, ça me fait plaisir.

« Une nouvelle question », pensait-il.

— Que fais-tu pour l'instant ? demanda le pince-nez.

— J'ai appris que tu te prépares à devenir notaire, dit Fritz.

— Oui, je suis en candidature, dit l'autre. Il faut que j'obtienne mon doctorat, sans quoi ce n'est pas la peine. Et toi, que fais-tu ?

Fritz respira profondément, ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit et dit d'un ton neutre :

— Au bureau. Je prends des fiches dans une caisse. Quand je les ai prises, je les y remets. C'est comme ça.

Il ferma la bouche, cligna l'œil gauche et regarda le plancher.

— Tu fais toujours l'idiot, dit l'autre en souriant. Avec toi, on ne sait jamais où on en est. Tu n'as pas une histoire drôle ? Tu avais toujours quelque idiotie sous la main.

— Je ne connais que l'histoire de la photo, dit Fritz d'un air indifférent. Il comptait les carreaux du sol.

— Alors ? demanda l'autre.

— Oh, dit Fritz, un jour, à l'école, on a fait une photo de toute la classe, mais le petit pauvre ne pouvait pas y figurer, il était trop mal vêtu. La demoiselle lui dit : « Tu vois, Pietje, quand la photo sera faite, on dira plus tard : voilà Wim, aujourd'hui il est le directeur de la banque, son père aussi était directeur. Et ça c'est Klaas, il est notaire. Son père aussi était notaire. Et ça c'est Joop, le pasteur. Donc, Pietje, quand le photographe viendra, tu te mettras de côté. Tu comprends ? » Bon, il a compris et on prend la photo. Quelques jours après, on reçoit une épreuve. « Qui veut commander des photos ? » demande la demoiselle. La plupart en commandent une. Et Pietje aussi. (« Au fond, c'est une vieille histoire et pas drôle », pensait-il.) La demoiselle s'étonne, poursuivit-il. Elle demande : « Pourquoi veux-tu une photo, Pietje, puisque tu n'es pas dessus ? » « Je sais bien, mademoiselle, dit-il. » « Alors, pourquoi la veux-tu ? » « Pour la garder, dit-il. Comme ça plus tard, quand je serai grand, je pourrai dire : voilà Wim, qui est devenu directeur. Et voilà Klaas, qui est notaire. Et voilà Edouard, qui est médecin. Et voilà cette demoiselle, qui est morte jeune, de tuberculose. »

Le pince-nez rit aux éclats. Lorsqu'il ouvrait la bouche, des fils de salive se formaient entre ses mâchoires. Une dame lui fit signe et il disparut, après avoir vite tendu la main à Fritz. Celui-ci descendit vers le hall du rez-de-chaussée, qui était moins encombré. « Seigneur, voilà le Faiseur de tables, pensa-t-il, il ne manquait plus que ça. Maintenant, c'est complet. » Un jeune homme se dirigeait vers lui. Il portait un costume de laine, bleu marine. « Un peu trop large », se dit Fritz. Il avait de petits boutons sur le front, le nez un peu mince et blanc, tandis que ses joues étaient d'une rougeur insolite, comme des pommes de Californie. Les cheveux bruns ondulaient en une série de vaguelettes et ils étaient très gras. « Tête de spaghetti », pensa Fritz.

— Ah, ce Fritz ! dit le garçon en lui donnant une forte claque sur l'épaule, puis il s'arrêta devant lui et dit : Eh bien, vieux phoque.

« Allons-y », se dit Fritz.

— Tu es encore capable de faire une bosse ? demanda-t-il.

L'autre se retourna, se pencha en avant et, après avoir remué les épaules plusieurs fois, il en plaça une de telle manière qu'une excroissance très nette se dessina sous ses vêtements.

— Ah, Ba, Bariba, chantait-il en battant la mesure avec le pied. Ah, Ba, Bariba.

— Ça, c'est excellent, dit Fritz.

L'autre s'enfuit brusquement.

« Une soirée bien employée, se dit Fritz. Une occupation utile. »

Il vit Joop et Ina descendre l'escalier avec leurs manteaux et il les arrêta.

— Vous partez déjà ? demanda-t-il. Il n'est que neuf heures et demie.

— Oui, répondit Joop en souriant, sans quoi nous nous coucherons trop tard.

— Bientôt vous serez au lit à huit heures, dit Fritz. Ça ne fait qu'empirer avec l'habitude.

— J'ai besoin de dix heures de sommeil, dit Joop. Tiens, voilà le programme.

Ils continuèrent et quittèrent le bâtiment.

L'entracte était fini. Il reprit la même place et regarda la salle qui se remplissait. Le programme se poursuivait par un bref concerto en trois parties. Lorsque ceci fut terminé, il était dix

heures moins dix. Le numéro suivant était *L'Impromptu* de Schubert. La musique frêle, pénétrante s'éleva lentement.

« J'ai vingt-trois ans maintenant, pensait-il. Vingt-trois ans. La première année, était-ce en trente-sept ou en trente-six ? » Il se tenait l'oreille gauche, sans serrer. « La seconde année », murmura-t-il. Le pianiste attaquait un mouvement lent et frappait les touches avec précaution, après de longues pauses.

« C'est juste, se dit Fritz, puis en troisième. » Il se pencha en avant et mit la main devant les yeux. « La quatrième année, la quatrième, pensait-il, comment était-ce ? Que s'est-il passé ? Est-ce compréhensible ? Pourquoi n'ont-ils pas envoyé de billet à l'époque ? » Il ferma tout à fait les yeux, qu'il avait gardés à demi fermés. La musique attaquait un mouvement rapide et bruyant. « Pourtant, je devrais m'en souvenir avec précision et savoir pourquoi c'était ainsi, se dit-il. Tout comprendre, lorsqu'on s'en donne la peine. »

La musique s'acheva. Il se leva, quitta la salle pendant les applaudissements, enfila son manteau, dégringola l'escalier et se retrouva dehors. En s'arrêtant, il entendit les violons s'accorder. Il cracha par terre et rentra d'un bon pas.

Aucune lumière ne brûlait dans la maison. Il examina la façade. « Personne ne sait ce que renferme une demeure humaine », dit-il doucement. Lentement, il monta l'escalier et entra dans le couloir. Tout était obscur. « Ils sont rentrés », pensa-t-il, il alluma et vit les manteaux de ses parents accrochés au portemanteau. Il se brossa les dents et alla s'asseoir sur le lit de sa chambre. Puis il repoussa le rideau du rayon inférieur de sa bibliothèque et regarda une longue rangée de livres et de cahiers bleus, verts, orange et gris. Il resta longtemps à les regarder.

— Il faut que je jette ce bric-à-brac, dit-il doucement. A la porte, définitivement. Qu'il n'en reste rien. (« Qui serait assez bête, assez fou pour aller assister à ce genre d'histoire ? » pensait-il.) Moi, dit-il à haute voix. Moi, Fritz Van Egters. — Il frissonna. — Combien d'heures de sommeil faut-il à un homme ? se demanda-t-il. Huit heures tout au plus. A la longue, six c'est trop peu, mais pour une fois ça suffit.

Il tira du rayon un livre souple et mince, avec une couverture brune et lut : « En composant cette syntaxe, j'ai suivi une construction inhabituelle. Si je l'ai fait, c'est en pensant au

second volume de thèmes de Graning-Kok. Il est souhaitable, pour la traduction, que les élèves se familiarisent dès le début avec l'accusatif *cum infinitivo*, le gérondif et l'ablatif absolus. C'est pourquoi, conformément au livre de thèmes, ces constructions sont traitées en premier lieu dans cette syntaxe. Quant au reste, je me suis efforcé d'être bref. Je ne saurais enfin m'abstenir de mentionner dans cette introduction l'appui que j'ai trouvé chez... »

Fritz se mit à tirer sur les deux moitiés du bouquin, mais il s'arrêta. « Qu'est-ce qui me retient de le déchirer ? » se demanda-t-il et il mordit avec précaution dans le dos du livre et le remit dans le rayon.

Il inclina la lampe de bureau de telle manière que la lumière se répandit au plafond et il contempla ses cheveux dans la glace à côté de la porte. Avec les doigts, il y traça une raie et examina le cuir chevelu pâle. Puis il but une gorgée d'huile de foie de morue au goulot de la bouteille qui se trouvait sur son bureau, se déshabilla et s'endormit rapidement.

Il croyait entendre de la musique, mais chaque fois que les sons se précisaient, le vent augmentait et emportait tous les bruits. Un instant après, il suivit une rivière.

Il avait à la main une gerbe de fleurs en papier. Sur l'eau, un grand cygne blanc nageait lentement vers lui. L'animal monta péniblement, mais assez vite, la berge raide et s'avança vers lui. C'était un cygne ordinaire, comme on en voit dans les parcs. Pourtant, les pattes étaient chaussées de souliers de dame, mais ce détail ne l'inquiéta pas.

Il voulut dire quelque chose mais se trouva sans voix. Cependant, il n'avait pas peur. Tout près de lui à présent, l'animal tendit le cou, déchira le papier de la gerbe en le picorant et mordilla les fleurs. C'étaient de vigoureux chrysanthèmes blancs. Chaque coup de bec créait de nouveaux dégâts. Les petits pétales blancs s'envolaient vers la rivière. Ils formaient au-dessus de l'eau une giboulée de neige.

Parfois l'oiseau mordait toute une fleur de la tige et la crachait. Bientôt la gerbe fut chauve. Fritz la jeta par terre.

Alors la tête de l'oiseau s'approcha davantage. La tête grandit d'abord de plus en plus, puis rien que l'œil. En un instant, celui-ci devint aussi grand que sa propre tête. Il y plongea les yeux et devint très calme. Il savait que, s'il ne résistait pas, ce serait sa perte, pourtant il ne voulait pas se défendre. L'animal le tuerait, mais en regardant cet œil, maintenant si grand qu'il pouvait s'y mirer, il ressentit une certaine satisfaction ; cela lui était indifférent.

Il se réveilla, se tourna de l'autre côté et essaya de se rappeler son rêve, mais sans y parvenir. Il se souvint seulement qu'un cygne y apparaissait, se rendormit et ne rêva plus de toute la nuit.